

Critique

## "Mémoires captives", d'Azar Nafisi : entre frictions et fictions familiales

LE MONDE DES LIVRES | 17.12.09 | 10h47

**A**zar Nafisi est d'abord écrivain. Ensuite, iranienne. Or, trop souvent, outre-Atlantique, une nationalité et sa mythographie se substituent, par une alchimie politique, à la qualité d'une oeuvre. Et c'est précisément contre cette tendance que Nafisi - réfugiée politique aux Etats-Unis et auteur, en 2003, de *Lire Lolita à Téhéran* (Plon) - s'efforce résolument de s'inscrire. Dans son nouveau livre, *Mémoires captives*, elle esquisse une chronique familiale qui est avant tout une méditation sur le silence, le temps et l'émergence traîtresse de la mémoire.

La critique américaine lui a aussitôt reproché d'évoquer son univers intime sans pour autant porter un éclairage neuf sur l'Iran. *"L'Iran dans ce livre n'est que l'Iran de mon souvenir, et non le sujet du livre"*, dit-elle posément, avant de s'exclamer : *"Je trouve cela méprisant au fond, "Oh ! Un livre qui nous apprendra des choses sur l'Iran !" Je ne veux pas de cette pitance, et suis toujours étonnée de la tendance à politiser un livre jusqu'à le dénaturer... Je souhaite être reconnue comme écrivain, et si je ne suis pas en mesure de l'être, eh bien tant pis pour moi."*

Ces *Mémoires captives* sont en effet une fresque personnelle aux accents romanesques. Dès la première phrase est donnée une tonalité presque russe qui, pourtant, se perd entièrement dans cet incipit français. *"La plupart des hommes mentent à leur femme pour vivre plus tranquillement leurs aventures extraconjugales. Mon père mentait à ma mère pour avoir une vie de famille plus heureuse."* Voici l'intonation bien plus "karéninienne" de l'original : *"La plupart des hommes trompent leurs femmes pour avoir des maîtresses. Mon père trompait ma mère pour avoir une vie heureuse."*

Or, c'est justement dans ce style net et incisif que Nafisi brosse son vaste tableau familial aux couleurs d'un Iran qui n'est plus. Un tableau qui est un hommage au père autant qu'une revanche littéraire contre la mère, revanche tissée tout entière, selon le mot de Lacan, de *"haine amourée"*. Et il faut souligner à cet égard le courage et la singularité de l'entreprise, puisque, dans la culture iranienne, on ne parle jamais de ses travers familiaux en public, et certainement pas de la vie secrète de ses parents.

Mais voilà, Nafisi n'est pas une Iranienne comme les autres. Avant de quitter son pays natal définitivement en 1997, dix-huit ans après la Révolution islamique, elle a enseigné, contre vents et marées, la littérature occidentale à l'université de Téhéran et à l'université islamique libre. En 1981, elle est expulsée de l'université de Téhéran pour avoir refusé de porter le voile. Elle poursuit son

travail de manière clandestine en organisant des groupes de lecture formés de jeunes étudiantes qui se réunissent chez elle pour parler des héroïnes de Nabokov, James ou Austen. Nafisi ne recommence à enseigner officiellement qu'en 1987, tout en encourageant ouvertement l'insubordination des femmes en République islamique. Et déjà, ce n'est pas tant l'Iran qui l'intéresse comme sujet d'étude, mais plutôt l'altérité, "*la figure de l'étranger en nous*" qui, seule, nous appelle à découvrir la littérature "*telle que nous devrions toujours la lire*", en "*étrangers intimes*".

Une fois exilée aux Etats-Unis, elle publie son premier livre, *Lire Lolita à Téhéran*, qui restera 117 semaines sur la liste des best-sellers du *New York Times*, et sera publié en 32 langues, propulsant Nafisi sur la scène littéraire mondiale. Plus qu'un livre de mémoires, *Lire Lolita* est une réflexion sur les pouvoirs de la fiction contre la tyrannie, thème qui reste aujourd'hui encore la préoccupation centrale de Nafisi, désormais professeur d'esthétique, de culture et de littérature à l'université Johns-Hopkins à Washington.

### **Patrie imaginaire**

Ces *Mémoires captives* nous apprennent désormais que la passion de l'auteur pour la fiction naît de son histoire familiale. Du malheur conjugal qui suscite de prime abord l'insatiable amour de ses parents pour les histoires imaginaires. Car, d'une part, il y a les affabulations d'une mère colérique, Nezhat Nafisi, l'une des premières femmes à être élue au Parlement en 1963, et qui, en éternelle insatisfaite, se réinvente un passé destiné à faire pâlir de jalousie le père de ses enfants. Mais, d'autre part, il y a aussi le lien qui unit "Azi" à ce père, Ahmad Nafisi, ancien maire de Téhéran emprisonné en 1963 sur de fausses allégations de corruption, et qui apprend à Azi une "langue secrète" qu'ils parlent pour échapper à la violence de Nezhat.

C'est également Ahmad qui initie sa fille à la littérature persane et occidentale, notamment au fabuleux *Livre des rois* du poète médiéval Ferdowsi. "*La première fois que j'avais réellement affronté ma mère... mon père m'avait appris à retrouver un certain contrôle sur ma vie en voyageant dans un autre monde que personne ne pourrait jamais m'enlever.*"

La métaphore filée du *Livre des rois* devient ainsi celle de la patrie imaginaire que Nafisi emporte partout avec elle et qui, seule, lui permet de résister "*à la tyrannie des hommes comme à celle du temps*". Dans cette filiation littéraire, c'est son propre royaume que Nafisi a aujourd'hui construit, en éveillant, dit-elle, "*des voix qui prennent racine dans les univers de profond silence enfouis à jamais à l'intérieur de nous-mêmes*".

---

**MÉMOIRES CAPTIVES (THINGS I HAVE BEEN SILENT ABOUT)** d'Azar Nafisi. Traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, préface de Jean-Claude Carrière. Plon, 378 p., 21,90 €.

**Lila Azam Zanganeh**

Article paru dans l'édition du 18.12.09